

L'OEUVRE PHILOSOPHIQUE DE ROMAN INGARDEN ESQUISSE SYSTEMATIQUE

(avec un extrait de la Bibliographie complète)

Danuta Gierulanka, Cracovie

Un des philosophes polonais les plus éminents, Roman Ingarden, né en 1893 - mort en 1970, était élève de E. Husserl à Göttingen. Bien que l'opposition à l'idéalisme transcendantal de Husserl trouve son expression la plus profonde dans la philosophie d'Ingarden, il semble néanmoins qu'aucun des élèves de Husserl ne lui soit resté aussi fidèle dans la conception du sens de la philosophie en tant que « science rigoureuse » et dans l'application de la méthode phénoménologique.

La philosophie n'est pour Ingarden ni la synthèse des résultats des sciences particulières, ni la théorie de celles-ci, ni l'analyse de leur langage. La philosophie se distingue de toute science par sa problématique spécifique et par ses moyens cognitifs. Ce qui est commun à la philosophie et aux sciences c'est leur but purement cognitif et l'exigence de la rigueur scientifique. La spécificité de la problématique philosophique par rapport aux sciences particulières peut être caractérisée de manière suivante : Les sciences concernent toujours les éléments particuliers du domaine de leur recherche, la philosophie - sa totalité. Dans les sciences la distinction entre les propriétés essentielles et non-essentielles ne joue pas un rôle décisif, toutes sont traitées de la même manière : comme les données de fait. La philosophie les distingue. Là où elle s'occupe d'objets individuels, elle s'intéresse non seulement aux facticités mais aussi aux possibilités pures. Les sciences sont toujours dogmatiques, c'est-à-dire elles admettent certaines thèses préalables dont elles n'examinent pas elles-mêmes la légitimité (p.ex. elles préjugent le fait d'existence

du domaine d'objets de leur recherche). Par contre, la philosophie doit être libre d'un tel dogmatisme - elle doit elle-même envisager ses thèses principales et élaborer ses notions fondamentales.

La philosophie de Roman Ingarden ne constitue pas un système clos dans le sens d'un ensemble de thèses déduites des présuppositions générales. En accord avec la principale idée méthodologique la phénoménologie husserlienne les résultats obtenus par Ingarden dans chaque domaine de sa philosophie l'ont été toujours au moyen du recours direct aux «choses» données dans une expérience adéquate au type de l'objet visé, c'est-à-dire, dans une connaissance immédiate intuitive. Mais malgré la diversité frappante des démarches du philosophe ces résultats s'organisent dans un ensemble, dont la structure intérieurement unifiée et transparente je tâcherai de montrer dans la suite.

Les oeuvres d'Ingarden - dont il a publié plus de 200 (dans ce nombre 27 livres) appartiennent avant tout à trois domaines de la philosophie : à la théorie de la connaissance, à l'ontologie et à l'esthétique (y compris la théorie de l'oeuvre d'art). Mais, comme nous allons le voir plus loin, cela n'épuise pas la totalité de son oeuvre. Les premiers résultats fondamentaux qui ont déterminé ses démarches ultérieures, vous les trouverez déjà dans les premières sept positions de l'extrait de la bibliographie. Je vais traiter la philosophie d'Ingarden dans l'ordre des disciplines principales - en exposant de manière plus détaillée sa théorie de la connaissance (comme le moins connue) et l'ontologie qui domine sa pensée.

Dans *la théorie de la connaissance* les recherches d'Ingarden ont surtout un caractère méta-théorique. Elles concernent les buts et la structure de la théorie de la connaissance, les possibilités de sa construction correcte ainsi que son rôle par rapport aux autres disciplines - scientifiques et philosophiques.

Il semble que ce soit la prise de conscience de quelques faits tout-à-fait simples, qui, chez Ingarden, a donné une direction très naturelle à sa pensée théorique, notamment :

1° Le besoin d'une étude théorique de la connaissance naît dès que surgissent des doutes concernant la valeur de ses résultats.

En conséquence, la tâche dont l'accomplissement constitue la raison d'être de la théorie de la connaissance est la solution du problème de l'objectivité de la connaissance dans ses formes diverses. Bref, il est nécessaire que la théorie de la connaissance englobe «critique de la connaissance». - C'est le premier postulat.

2° C'est une exigence fondamentale que les doutes qui surgissent au long du processus de la connaissance soient définitivement écartés. Dans le cas contraire, la prétendue solution pourrait faire surgir de nouveaux doutes etc. «Définitivement», veut dire que les résultats soient indubitables et non-dogmatiques, c'est-à-dire, qu'ils ne soient pas acceptés sans justification, et de plus, qu'ils ne puissent leur justification dans aucun autre domaine. Il s'ensuit - second postulat - que la théorie de la connaissance doit être absolue, c'est-à-dire que ses conclusions solutions et ses justifications doivent être «définitives».

Voici les postulats bien audacieux! Mais sont-ils réalisables? Plus d'une fois on a prétendu qu'une telle théorie de la connaissance ne soit pas possible, qu'il ne soit même pas possible de la commencer.

Cependant Ingarden n'est pas prêt à l'abandonner sans avoir soumis à une étude scrupuleuse la validité du raisonnement des opposants. Leur raisonnement est à peu près le suivant : L'objet de la théorie de la connaissance est la connaissance, considérée dans son efficacité c'est-à-dire dans sa valeur d'objectivité; pour étudier cette valeur, la théorie de la connaissance doit se servir d'une nouvelle connaissance. Pourtant, comment peut-on savoir que cette nouvelle connaissance est objective? Ou bien faut-il l'admettre au préalable, ce qui constituerait la *petitio principii*, ou bien faut-il la soumettre à une connaissance ultérieure, ce qui serait une régression à l'infini. La situation semble être sans issue. Cependant, dans la dissertation «Uber die Gefahr...» (2), Ingarden constate que le raisonnement que je viens d'esquisser se base sur une fausse présupposition, à savoir que le processus de la connaissance doit être toujours différent de l'objet à connaître. Mais c'est précisément dans les actes de connaissance, en tant qu'actes *conscients*, que le déroulement même de cet acte - l'expérience vécue de cet acte (*Durchleben*) - en

est une *connaissance*. La distinction de l'acte et de l'objet de la connaissance n'est qu'une distinction abstraite de deux aspects du même acte cognitif. Par une intensification aigüe de la conscience du *Durchleben* il est possible d'acquérir une connaissance claire (intuition) de celui-ci. Donc, dans cette situation exceptionnelle, nous bénéficions d'une certaine connaissance indubitable; car comment pourrait-il être possible que cet acte vécu n'existât pas ou qu'il eût des qualifications différentes de celles dans lesquelles il se présente dans son *Durchleben*? (Voici, peut-être, la pensée bien connue d'un Descartes, d'un Kant ou d'un Brentano, mais pour la première fois précisée d'une manière si exhaustive). C'est aussi sur la base de l'exemple du *Durchleben* que nous pouvons comprendre qu'est ce que c'est une connaissance vraie, autrement dit, nous pouvons construire l'idée de l'objectivité de la connaissance. On a donc réussi à gagner le point Archimédien d'appui pour la théorie de la connaissance.

En partant de ce résultat, Ingarden développe pendant de nombreuses années sa réflexion méthodologique sur la théorie de la connaissance. Le livre volumineux «Aux fondements de la théorie de la connaissance» (en polonais) (44) présente l'ensemble des résultats auxquels il a abouti. <L'auteur a commencé à élaborer la deuxième partie de ce livre dans les dernières semaines de sa vie.> Le livre constitue une introduction méthodologique pourrait peut-être aider - comme l'auteur l'espérait - de construire la théorie de la connaissance dès le début d'une façon consciente et d'accélérer de cette manière son développement qui jusqu'à présent présentait plutôt des essais construits au hasard. Dans son livre Ingarden applique la méthode qu'on pourrait nommer la méthode «des approximations successives». Il choisit d'abord certaines conceptions de la théorie de la connaissance qui sont apparues dans l'histoire, il purifie leurs intentions fondamentales de toutes les déficiences et inconséquences accidentales. Ainsi idéalisées, il les soumet à une recherche critique pour montrer justement pourquoi elles ne pouvaient pas amener à la construction d'une théorie féconde. Puis il présente une autre théorie qui semble éviter certaines fautes de la théorie précédente etc. La première de cette chaîne, la théorie psycho-physiologique de la connaissance (dans le genre des empiristes anglais et des po-

sitivistes du XIX^e siècle) pêche déjà par sa manière de déterminer les catégories cognitives comme réalités psycho-physiologiques et physiques; dès son début, elle est condamnée à commettre des fautes logiques (*petitio principii* ou contradiction) quand elle essaie de justifier une solution quelconque du problème de l'objectivité de la connaissance du monde. La seconde conception, à savoir la phénoménologie descriptive des vécus cognitifs (*Erkenntniserlebnisse*) - dans la lignée de Husserl - réussit à éviter ces fautes grâce à l'introduction de la réduction phénoménologique et du concept de la conscience pure. Mais elle ne peut pas aboutir aux thèses générales suffisamment justifiées (l'induction incomplète n'étant pas une méthode infallible). En outre, elle ne possède pas des moyens pour définir toutes les notions nécessaires de la théorie de la connaissance (p.ex. la notion de la valeur cognitive d'un résultat de la connaissance). Ce ne sont que la troisième et la quatrième conception, à savoir la théorie phénoménologique apriorique et la théorie autonome de la connaissance qui peuvent - à ce qu'il semble - éliminer successivement ces lacunes.

Ces recherches sont restées inachevées, pourtant le chemin à suivre s'esquisse déjà nettement et la problématique est déterminée avec une remarquable subtilité. Dans ce domaine de la philosophie les recherches d'Ingarden restent fortement marquées par l'influence de Husserl dont il modifie parfois la pensée ou bien la précise et développe. Avant tout il approfondit considérablement, analyse de la connaissance a priori. Il s'agit naturellement de l'a priori dans le sens phénoménologique, différent de l'a priori Kantien qui est exclusivement formel. Autrement dit il s'agit de l'idéation ou de la connaissance eïdetique, qui peut concerner aussi ce qui est matériel (qualitatif). On aboutit à cette connaissance en prenant pour base une perception intuitive ou bien une phantasie, en faisant l'abstraction de toute la facticité et l'individualité de ce qui y est donné comme exemple, et en le soumettant à l'opération de variation. Ingarden a essayé de montrer pour quels objets, dans quelles limites, sous quelles conditions et pourquoi une telle connaissance peut fournir des résultats généralement valables, sûrs et n'exigeant aucun contrôle ultérieur - ce qui possède pour la théorie de la connaissance une importance essentielle.

Il me reste à signaler encore un point fondamental dans ce domaine de la philosophie d'Ingarden - le théorème sur *l'indépendance mutuelle*, démontré dans sa conférence d'habilitation (3). Ce n'est pas seulement la théorie de la connaissance qui est indépendante des autres disciplines (scientifiques et philosophiques), mais aussi réciproquement : aucune autre discipline ne puise pas ses résultats ni leur fondement dans la théorie de la connaissance. Chacune doit les gagner par ses propres moyens cognitifs. La théorie de la connaissance est autorisée uniquement à établir une évaluation de l'efficacité de ces moyens et de la valeur cognitive des résultats acquis, aussi bien que de montrer en quoi consiste le fait qu'ils sont fondés. Pourtant, cette évaluation elle-même ne cause pas qu'un résultat soit vrai ou non, elle ne fait pas que sa vérité devienne meilleure ou pire. <Il ne faut pas confondre des notions : de vérité et de certitude!>.

C'est la prise de conscience de cette situation qui décide d'une caractéristique articulation de la philosophie d'Ingarden - elle y introduit une «coupure» radicale entre la théorie de la connaissance et tout le reste. Elle délivre l'auteur de la conviction qui, depuis Kant, régnait dans la philosophie : que la voie vers la solution de chaque problème philosophique mène à travers la théorie de la connaissance. C'est ce qui a permis à Ingarden d'essayer de résoudre d'une manière tout-à-fait nouvelle la controverse entre l'idéalisme et le réalisme concernant l'existence du monde, le problème avec lequel - comme il a avoué lui-même - «se liait toujours d'une façon la plus étroite toute son attitude interne envers la réalité». - Et cette nouvelle manière consiste à attaquer le problème du côté de l'ontologie.

L'ontologie constitue la partie dominante dans la philosophie de Roman Ingarden. Afin d'éviter tout malentendu, je dirai d'emblée qu'il ne faut pas identifier l'ontologie avec la métaphysique. D'après cette conception, l'ontologie s'occupe de pures possibilités et des connexions nécessaires sans le moindre égard à la facticité, tandis que la métaphysique s'intéresse à l'existence effective et à l'essence de ce qui existe.

Ingarden circonscrit le concept de l'ontologie qui apparaît chez

Husserl en introduisant des distinctions précises dans ce qui Husserl a conçu comme «Wesen», à savoir : 1° les qualités idéales (Species), 2° les essences des objets individuels qui - d'après Ingarden - sont aussi individuelles que les objets eux-mêmes, et 3° les objets généraux (universalia) auxquels il donne le nom des «idées». La conception originale de la structure formelle de l'idée, élaborée dans «Essentielle Fragen» (4), permet à éviter les objections anciennes avancées contre les *universalia* - à savoir qu'ils devraient posséder des propriétés contradictoires (p.ex. un triangle en général devrait être à la fois rectangulaire et non-rectangulaire). Selon Ingarden l'idée possède une structure bilatérale, ou mieux encore : une structure d'emboîtement. Cela veut dire qu'en tant qu'une idée, elle est une entité immuable, non-temporelle, non-réelle etc.; pourtant, chaque idée possède un certain contenu, grâce auquel elle est une idée des objets d'un certain type - par exemple l'idée de l'homme à laquelle correspondent tous les individus humains (si de tels existent). Le contenu de l'idée englobe tous les moments matériels (qualificatifs), formels et existentiels qui peuvent être distingués dans des objets du type donné, mais il les englobe sous deux formes différentes : les uns comme les constantes du contenu de l'idée, ce sont notamment ceux qui dans chaque objet individuel du type donné doivent être les mêmes; et les autres comme les variantes du contenu de l'idée (variables dans le sens mathématique ou logique), ayant un champs déterminé de variabilité. Si, dans une idée donnée, nous substituons à une variable quelconque une de ses valeurs possibles, autrement dit, si nous en faisons une constante, alors nous obtenons une idée moins générale. En procédant ainsi, nous pouvons aboutir aux idées particulières, dont la seule variable dans leur contenu c'est encore celle qui correspond au principe d'individuation des objets individuels qui correspondent à ces idées (évidemment, si de tels objets existent - ce que l'idée elle-même ne garantit pas du tout!). <Il vaut, peut-être, mentionner que le degré de la généralité de l'idée est une des propriétés de l'idée en tant que telle; de plus, avoir un tel ou tel contenu c'est encore une autre propriété de l'idée *qua idea*.>

En possession de telles notions, Ingarden peut définir l'ontologie plus exactement - comme l'analyse du contenu des idées. Suivant

Husserl il distingue entre une ontologie formelle et des ontologies matérielles de divers domaines. Il y ajoute l'ontologie existentielle, c'est-à-dire, l'analyse du contenu de l'idée des modes d'existence.

L'oeuvre majeure de sa vie, «La controverse sur l'existence du monde» (en trois volumes) (15, 19, 48) naquit dans l'esprit de l'opposition à l'idéalisme de Husserl. Je tâcherai de résumer les principales idées de cette oeuvre.

Depuis longtemps la question fondamentale qui divise les réalistes et les idéalistes, à savoir la question, *si l'existence du monde réel est dépendante ou indépendante de la conscience* (ou connaissance), n'a pas encore trouvé une solution satisfaisante. D'après Ingarden ceci prouve qu'il doit y avoir défaut au point du départ. Eh bien, si l'on veut encore une fois attaquer le problème, il faut commencer par contrôler ce point du départ. Or, c'est l'incertitude de la perception externe qui est à l'origine du problème. Mais cette même incertitude pourrait être la raison du manque de clarté de toute la question. En fait, le concept du monde ou de la réalité qui apparaît dans la formulation de la question est une construction empirique, basée sur cette perception externe incertaine. Alors, il est clair qu'il faut le construire à nouveau, d'une autre manière - le construire et préciser dans les analyses ontologiques. D'autant plus qu'à l'origine de cette incertitude de la perception externe se trouve au fond une situation ontique, à savoir la transcendance des objets réels par rapport à la connaissance. En conséquence, même si le noeud de la controverse est un problème métaphysique, puisqu'en fin de compte il s'agit de comprendre la facticité de l'existence du monde, il semble néanmoins que le chemin à parcourir mène d'abord à travers les recherches ontologiques. Quant à la démarche à appliquer, Ingarden propose la suivante : 1° préciser - dans les analyses de l'ontologie existentielle - les concepts de tous les modes possibles de l'existence, 2° dresser une liste théorique (complète) de relations existentielles possibles entre la conscience et le monde, c'est-à-dire des solutions possibles du problème à résoudre, 3° éliminer graduellement les solutions qui ne s'accordent pas avec les traits formels ou matériels de la conscience ou du monde que l'on devrait leur attribuer en résultat des analyses effectuées dans l'ontologie formelle et matérielle. - A la suite de cette démarche le nombre des réponses pos-

sibles diminuera considérablement; il incombrerait à la métaphysique d'opérer le choix définitif. Mais de cette manière la solution métaphysique serait grandement facilitée et deviendrait rationnellement compréhensible.

Les trois volumes de la «Controverse» constituent la réalisation de ce plan dans le cadre des recherches ontologiques existentielles et formelles. Il n'est pas possible ici d'esquisser même leur déroulement. Il faut cependant signaler qu'il y a acquisitions de deux sortes : 1° les résultats centraux, liés au problème lui-même, exprimés dans une série de thèses à la fin du deuxième volume, aussi bien que toute la conception de la causalité du troisième volume et 2° acquisitions qui constituent - pour ainsi dire - un produit marginal du processus de la solution du problème central, à savoir l'acquisition de la trame conceptuelle élaborée au long des analyses ontologiques existentielles et formelles. Je ne connais pas dans la littérature philosophique d'autres recherches qui auraient d'une manière si scrupuleuse clarifié, dès les fondements, l'ensemble si complet de catégories ontiques. Car ce n'est pas chez Ingarden une analyse du langage. On ne pourrait en parler que beaucoup plus tard. L'analyse du contenu des idées s'accomplit toujours dans l'intuition immédiate des situations en question. Elle s'opère dans la connaissance a priori déjà mentionnée. En accord avec sa conviction qu'il est d'abord nécessaire de connaître, pour qu'on puisse construire plus tard (dans la réflexion) une théorie de cette connaissance - Ingarden «prati-quitait» pendant presque toute sa vie philosophique - et non sans succès! - cette connaissance a priorique, avant qu'il ait réussi, vers la fin de sa vie, à approfondir la description théorique de celle-ci et la justification de sa légitimité.

La première démarche de *l'ontologie existentielle* est de dégager les intuitions sous-jacentes aux diverses thèses concernant l'existence qui sont apparues dans la philosophie. Sur cette base on peut préciser les concepts de divers moments existentiels. Les combinaisons non-contradictaires de ces moments donnent les déterminations préliminaires des modes possibles d'existence. Pour compléter ces déterminations, il faut prendre en considération le rôle du temps dans la construction de certains modes d'existence (notamment ceux qui semblent convenir le mieux aux objets du monde réel, parmi

lesquels on distingue trois catégories d'objets : les événements, les processus et les objets durant dans le temps). Ensuite vient la distinction entre la forme et la matière, ainsi que l'analyse de leur unité possible. Maintenant, dans le cadre déjà de *l'ontologie formelle*, se clarifie-t-elle la structure formelle de l'objet individuel autonome (en tant qu'un sujet de propriétés avec sa nature constitutive - qui le qualifie immédiatement - et avec ses propriétés) en opposition distincte à la conception de l'objet comme une classe d'éléments (ou un faisceau de propriétés). En outre, la structure de l'objet individuel et autonome est contrastée à la structure formelle de l'objet général (de l'idée) ainsi qu'à celle d'un objet purement intentionnel. Puis, il y a des analyses de l'état de chose, de la relation - on considère aussi la question de l'essence de l'objet individuel et de son identité. Ensuite - compte tenu du fait que le monde n'est pas un objet individuel singulier, mais un ensemble de tels objets (liés les uns aux autres) - vient l'analyse de la structure des régions d'objets, notamment de leur deux espèces : des régions closes (comme p.ex. la région des objets mathématiques) en opposition aux «mondes» c'est-à-dire aux régions dans lesquelles les connexions causales constituent le lien fondamental. Enfin succède l'analyse de la forme de la conscience pure (des vécus et du courant de vécus) dont les résultats montrent que la conscience possède plutôt la structure d'un objet individuel que celle d'une région (comme le croyait Husserl). Cette analyse fait surgir le problème de la coexistence nécessaire du courant de la conscience avec certains éléments du monde (l'âme et le corps humain). Ce problème exige encore des recherches approfondies. Pourtant il est déjà signalé à la fin du deuxième volume qu'une modification fondamentale de la manière de poser la question du départ sera, peut-être, nécessaire et qu'il peut s'ouvrir une voie tout-à-fait nouvelle vers la solution du problème «idéalisme-réalisme».

Cependant, quelle que puisse être le résultat des recherches supplémentaires qui y sont nécessaires, il ne peut changer en rien la trame conceptuelle élaborée jusqu'à maintenant. Et grâce à (*sit venia verbo*) «l'omniprésence» des catégories ontiques cette trame conceptuelle peut être utile comme un instrument efficace dans chaque domaine que l'on voudrait soumettre à une étude approfondie.

die. C'est pourquoi toute oeuvre d'Ingarden est concentrée, dans un sens, autour de la «Controverse» : tous les travaux postérieurs en tirent leur appareil conceptuel.

La «Controverse» d'Ingarden devient d'une autre manière encore le *centre de son oeuvre philosophique*. C'est précisément la problématique ontologique de ce livre qui est à l'origine de sa célèbre théorie de l'art et de l'esthétique et, par son intermédiaire, de l'axiologie, de la philosophie de l'homme ainsi que de la philosophie du langage et de la logique. - Comment est-ce possible? Je vais essayer de le montrer.

Il semble que, en cas d'une solution idéaliste du problème de l'existence du monde, les objets qu'on appelle réels devraient exister de la même manière qu'existent les personnages fictifs d'une oeuvre littéraire, personnages dont l'être et les qualifications leur sont attribuées par les actes de conscience de l'auteur - autrement dit : ces objets seraient existentiellement hétéronomes. Par contre, selon la solution réaliste, l'être et les qualifications des objets leur seraient immanentes - ces objets seraient existentiellement autonomes. Ingarden est convaincu qu'il y a une liaison étroite entre le mode d'existence d'un objet et sa structure formelle. Grâce à cela il serait peut-être possible de résoudre la question d'existence du monde non pas directement, mais - si cela s'avérait être plus facile - par l'intermédiaire de l'enquête cherchant à établir quelle est, en fait, la structure formelle des objets du monde. Alors, il n'y a rien d'étonnant qu'il veuille se rendre compte le plus clairement possible de la structure d'un objet existant d'une façon hétéronome - qu'il appelle aussi l'objet purement intentionnel - et qu'à cause de cela il dirige son attention vers l'oeuvre littéraire.

C'est en 1931 déjà qu'apparaît la première édition de son livre le plus connu, «*Das literarische Kunstwerk*» (7) qui, d'ailleurs, dépasse sensiblement la question dont il a pris son origine. Il apporte une conception - devenue déjà classique - de la structure de l'oeuvre littéraire, dont les thèses principales sont les suivantes :

a) L'oeuvre littéraire est un objet purement intentionnel - elle n'est qu'un produit des actes de conscience de l'auteur.

b) Pour que ce produit ne reste pas si éphémère que les actes

dans lesquels il est créé, l'artiste le fixe p.ex. par écrit, c'est-à-dire il forme un objet physique (qui « conserve » ses intentions conscientes) qu'on appelle le fondement (ou base) existentiel de l'oeuvre et que, d'ailleurs, on ne doit pas traiter comme une partie de celle-ci.

c) L'oeuvre littéraire possède une structure stratifiée - elle contient au moins quatre couches :

- 1) la couche sonore du langage traitées ensemble elles constituent la double couche du langage, dans l'oeuvre.
- 2) » » des significations
- 3) » » des apparances dans lesquelles figurent les objets et les situations présentées dans l'oeuvre.
- 4) » » de ces objets et situations.

d) L'oeuvre - quand elle est déjà créée - existe toute entière simultanément, mais ses parties sont ordonnées d'une telle façon que dans la lecture l'oeuvre se déroule dans le temps - on dit qu'elle possède une quasi-extension temporelle.

e) Dans ses diverses couches - avant tout dans celle des objets présentés - l'oeuvre est schématique : elle contient certaines lacunes. Ce n'est pas sa propriété accidentelle, c'est une nécessité, car il n'est pas possible de déterminer dans un nombre fini de mots toutes les qualifications des objets présentés. Et pourtant ils sont y traités comme s'ils seraient complets, mais cela comment sont ils complétés n'est pas décidé d'une façon univoque dans ce qui est explicitement dit dans l'oeuvre. C'est le lecteur qui, pendant la lecture, comble dans sa pensée ou phantasie certaines de ces lacunes; on appelle le produit de ces démarches la concrétisation de l'oeuvre. Les concrétisations d'une même oeuvre peuvent être diverses, mais elles ne sont pas tout-à-fait remises à la décision du lecteur. C'est l'oeuvre elle-même qui détermine les limites des compléments admissibles.

«Das literarische Kunstwerk» a joué dans la philosophie d'Ingarden un triple rôle : 1° il a accompli la tâche d'une étude préparatoire de la structure de l'objet purement intentionnel, 2° il a apporté la conception importante de l'oeuvre littéraire que je viens d'esquisser, mais aussi 3° la problématique de ce livre est devenue

le point de départ pour de nombreux travaux de l'auteur dans diverses disciplines philosophiques. Il y en a plusieurs groupes.

Le premier groupe contient les travaux qui constituent l'extension de l'étude de la structure de l'oeuvre d'art sur le domaine de *la musique* (8), de *la peinture* (13), de *l'architecture* (14) et du *film* (17). De telles extensions chez Ingarden ne sont jamais des extensions automatiques des résultats obtenus pour une espèce d'objets sur une autre. Chacune est examinée pour elle-même dans une intuition qui laisse en dévoiler des caractéristiques spécifiques. Ingarden ne craint pas le pluralisme des résultats, si un tel pluralisme est dicté par la diversité des choses elles-mêmes. Ce qu'il s'efforce à éviter c'est l'unification à tout prix, une unification simplifiante, qui ôterait à la réalité sa richesse qui nous séduit tellement dans notre naturel commerce avec elle, sans aucune idée préconçue.

Le deuxième groupe. Son centre est constitué par le livre «Sur la connaissance de l'oeuvre littéraire» (11) qui appartient, d'une part, à *la théorie de la connaissance*, d'autre part, à *l'esthétique*. L'oeuvre d'art possédant la structure stratifiée, l'extension quasi-temporelle, en même temps que la destination d'accomplir une fonction esthétique - sa connaissance devient très compliquée. C'est pourquoi dans son aspect épistémologique, le livre enrichit la théorie de la connaissance par une problématique qui n'y était jamais traitée ni même prévue. Dans l'aspect esthétique, c'est l'analyse subtile et pénétrante du processus du vécu esthétique (*das ästhetische Erlebnis*) qui est d'une grande importance, car c'est ce vécu qui constitue précisément l'expérience spécifique de ce domaine et le fondement intuitif pour l'évaluation et le jugement esthétique.

Le troisième groupe. Il faut y compter les travaux situés à la limite *entre l'esthétique et la philosophie du langage*. Il y a plusieurs essais de cette sorte, p.ex. «Die Funktionen der Sprache im Theater-schauspiel» (15), «Künstlerische Funktionen der Sprache» (43) etc. Mais il ne faut pas oublier que «Das literarische Kunstwerk» lui-même contient un grand chapitre consacré à l'analyse de la double couche du langage. On y trouve une conception du langage autant que des analyses détaillées concernant la structure des significations des diverses catégories d'expressions linguistiques.

Le quatrième groupe. Il n'y aurait pas d'*esthétique* sans le problème de la *valeur*. Dans ses travaux consacrés à cette problématique Ingarden introduit la distinction entre les valeurs artistiques et esthétiques (31), les premières étant des valeurs de l'efficacité des moyens, qui eux-mêmes sont esthétiquement neutres, mais qui peuvent évoquer l'apparition de certaines qualités esthétiquement actives; les autres étant des valeurs spécifiques, de la beauté, du charme etc., qui caractérisent l'objet esthétique constitué dans l'expérience esthétique. Il pose aussi d'une manière nouvelle la question de l'objectivité de la valeur esthétique (22), la question étroitement liée au problème de la possibilité de trouver dans l'objet esthétique un système de qualités esthétiquement actives, tel que, d'une part, il constitue le fondement suffisant de la valeur esthétique de cet objet, d'autre part, qu'il puisse trouver lui-même son fondement suffisant dans les moments structurels et matériels esthétiquement neutres de l'oeuvre d'art (35).

Ce dernier groupe de travaux constitue un passage naturel au domaine de *l'axiologie générale*.

Dans ce domaine de recherches d'Ingarden il faut signaler avant tout une étude sous le titre signifiant : «Qu'est ce que nous ne savons pas sur les valeurs?» (36). Ce sont - de l'avis de l'auteur - les problèmes que l'on ne doit pas perdre de vue, si l'on ne veut pas applatir tout le travail philosophique dans ce domaine, à savoir :

- 1) Quels sont les principes de la distinction des types et des domaines principaux des valeurs?
- 2) Quelle est la structure de la valeur et la relation entre elle et ce dont elle est la valeur?
- 3) Comment les valeurs existent-elles?
- 4) En quoi consistent les différences des «hauteur» des valeurs; est-il possible d'établir une hiérarchie universelle des valeurs?
- 5) Est ce qu'il y a des valeurs «autonomes»?
- 6) Le problème de l'objectivité des valeurs (pour divers types des valeurs). - Ingarden discute quelques propositions de

solution de ces problèmes, précise quelques unes d'entre elles ou suggère des solutions nouvelles.

L'axiologie d'Ingarden est liée à sa *philosophie de l'homme* en tant que porteur des valeurs (p.ex.morales), en tant que créateur ou percepteur des oeuvres qui possèdent une valeur, de l'homme dont le monde véritablement humain est imprégné des valeurs. (12, 28, 29). Cette problématique est, d'autre part, liée étroitement aux études d'Ingarden sur les oeuvres d'art. Elle est liée aussi avec sa «Controverse», notamment avec les analyses d'objets tels que l'organisme, la conscience, l'âme et la personne humaine.

Quant à *la méthodologie* d'Ingarden, il faut noter ce qui suit : Parmi ses études esthétiques il y en a plusieurs du type méthodologique. Le caractère méthodologique de ses recherches dans le domaine de la théorie de la connaissance je l'ai déjà souligné. Cela concerne aussi ces travaux de la philosophie du langage qui ont pour objet le rôle du langage dans le processus de la connaissance (45).

Reste encore à trouver la place de *la logique* dans l'ensemble de l'oeuvre d'Ingarden. Ce n'est pas une logique formalisée. Elle prend son origine dans l'ontologie et dans la théorie du langage, car c'est précisément dans les situations ontiques et dans les liens nécessaires entre elles qu'Ingarden cherche toujours le fondement du sens et des fonctions des formations (Gebilde) logiques, qui trouvent, d'ailleurs, leur expression dans les formulations linguistiques.

Ainsi j'espère avoir montré que l'oeuvre philosophique d'Ingarden - malgré la diversité de ses démarches et une extrême richesse thématique - se présente comme un tout nettement articulé et constituant une unité bien cohérente.

Fribourg (Suisse), le 6.VI.1974

*Titres extraits de la Bibliographie complète des oeuvres
philosophiques de Roman Ingarden*

Classifications : *O* = ontologie; *E* = esthétique; *T* = théorie de la connaissance; *A* = axiologie; *AP* = anthropologie philosophique; *PL* = philosophie du langage; *L* = logique; *M* = méthodologie; *C* = études critiques. Entre parenthèses devant un titre, Les nombres après la date de publication correspondent à la numérotation des titres pour l'année indiquée dans la Bibliographie.

-
1. 1921₁ (T) Intuition und Intellekt bei Henri Bergson. Darstellung und Versuch einer Kritik, Halle.
 2. 1921₂ (T) Über die Gefahr einer Petitio Principii in der Erkenntnistheorie, Halle.
 3. 1925₁ (T) Über die Stellung der Erkenntnistheorie im System der Philosophie, Halle.
 4. 1925₂ (O,T) Essentielle Fragen. Ein Beitrag zum Problem des Wesens, Halle.
 5. 1929₁ (O) Bemerkungen zum Problem Idealismus-Realismus, in : Festschrift, Edmund Husserl zum 70. Geburtstag gewidmet, Halle.
 6. 1930₁ (T) La théorie psycho-physiologique de la connaissance (en polonais), Lwow.
 7. 1931₁ (E) Das literarische Kunstwerk. Eine Untersuchung aus dem Grenzgebiet der Ontologie, Logik, und Literaturwissenschaft, Halle, 4-e éd. 1972₁, trad. polon. 1960₁, Trad. ital., 1968₂. (Puis trad. : anglaise, Portugaise, hongroise, Suedoise, serbo-eroate), française en paradise.

8. 1933₁ (E) Le problème de l'identité de l'oeuvre musicale, Varsovie.
9. 1934₁ (C) L'essai logistique d'une refonte de la philosophie, (en polonais), Cracovie.
10. 1935₁ (O) Vom formalen Aufbau des individuellen Gegenstandes, Leopoli.
11. 1937₁ (E,T) De la connaissance de l'oeuvre littéraire, (en polonais), Lwow, trad. allem., 1968₁.
12. 1937₃ (AP) Der Mensch und die Zeit, Congrès Descartes, Paris, dernière éd. polon., 1972₃.
13. 1946₁ (E) De la structure du tableau, Esquisse de la théorie de l'art, (en polonais), Cracovie, sommaire en fran., 1945₄.
14. 1946₂ (E) De l'oeuvre de l'architecture, (en polonais), Cracovie.
15. 1947₁ (O) Controverse sur l'existence du monde, I vol., (en polonais), Cracovie, 2-e éd. polon., 1960₃, trad. allem., 1964₂, trad. angl., 1964₁.
16. 1947₂ (E) Essais sur la philosophie de la littérature, (en polonais), Lodz.
17. 1947₃ (E) Le temps, l'espace et le sentiment de la réalité, Congrès de Filmologie, Paris.
18. 1947₉ (A) Quelques remarques sur le problème de la relativité de valeurs, Congrès, Bruxelles-Louvain.
19. 1948₁ (O) Controverse sur l'existence du monde, II vol., (en polonais), 2-e éd. polon., 1961₁, trad. allem., 1965_{1, 2} Bd II 1, 2.
20. 1949₂ (L) Du jugement hypothétique, (en polonais), Cracovie, trad. angl., 1958₂.
21. 1957₁ (E) Etudes de l'esthétique, I vol., (en polonais), Varsovie.

22. 1957₂ (E,A) La valeur esthétique et le problème de son fondement objectif, Congrès d'esthétique, Venise.
23. 1958₁ (E) Etudes de l'esthétique, II vol., (en polonais), Varsovie, trad. allem, sous le titre : Untersuchungen zur Ontologie der Kunst, 1962₁, Tübingen.
24. 1958₃ (E,M) Bemerkungen zum Problem des ästhetischen Werturteils, Congrès philosophique, Venise.
25. 1959₁ (E,PL) Von den Funktionen der Sprache im Theater-schauspiel, Wrocaw.
26. 1959₄ (C) Über den transzendentalen Idealismus bei E. Husserl, Colloque internationale de phénoménologie, Krefeld.
27. 1959₅ (C) Le problème de la constitution et le sens de la réflexion constitutive chez Edmond Husserl, Cahiers de Royaumont, 1958.
28. 1960₁₀ (AP) L'homme et la nature, Congrès philosophique, Venise.
29. 1961₄ (AP) Nature humaine, Congrès philosophique, Montpellier.
30. 1962₄ (T,E,M) Prinzipien einer erkenntnistheoretischen Betrachtung der ästhetischen Erfahrung, Congrès d'esthétique, Athènes.
31. 1962₆ (T,M,L) Bemerkungen zum Problem der Begründung, Lwow.
32. 1962₈ (PL) Le mot comme élément d'une langue, Entretien d'Oxford.
33. 1963₁ (C) Recherches sur la philosophie contemporaine, (en polonais), Varsovie.
34. 1964₃ (E,A) Artistic and Aesthetic Values, Brit. Jour. of Aesthetics, vol. 4.
35. 1965₄ (E,A) Le problème du système des qualités esthétiques significatives, (en polonais), Cracovie.

36. 1966₁ (E,A) Le vécu - l'oeuvre - la valeur, (en polonais), Cracovie, trad. allem. : Erlebnis, Kunstwerk und Wert, 1969, Tübingen.
37. 1966₁ (A) Einige ungelöste Probleme der Werttheorie, München.
38. 1967₂ (T,M,O) Betrachtungen zum Problem der Objektivität, Zeitschrift für philo. Forschung, Bd. 21.
39. 1968₉ (C) Meine Erinnerungen an Husserl, in : Briefe an Roman Ingarden, Haag.
40. 1970₁ (O,AP) Über die Verantwortung. Ihre ontischen Fundamente, Stuttgart.
41. 1970₂ (C) Introduction à la phénoménologie de E. Husserl, (en norwégien), Oslo, trad. polon., 1974₁.
42. 1970₃ (E) Etudes de l'esthétique, III vol., (en polonais), Varsovie.
43. 1970₅ (L,E) Künstlerische Funktionen der Sprache, Ein Ausblick, Vienne.
44. 1971₁ (T) Aux fondements de la théorie de la connaissance, lière partie, (en polonais), Varsovie.
45. 1972₃ (L) De la théorie du langage et des fondements philosophiques de la logique, (en polonais), Varsovie.
46. 1972₃ (AP,A) Le petit livre de l'homme, (en polonais), Cracovie. Juspuaferiral, 4 éditions.
47. 1972₄ (M,E) Max Bense und das Problem der Anwendung statistischen Methoden in der Literaturforschung, Vienne.
48. 1974₂ (O) Über die kausale Struktur der realen Welt. Der Streit um die Existenz der Welt (Bd) III, Tübingen.